

Louise Lecarbet

L'Ascension

La maison nous avait été prêtée pour le pont de l'Ascension. Moi, j'avais proposé Perpignan ou Biarritz mais ça faisait trop de kilomètres pour à peine quatre jours trois nuits, et en plus j'avais pas le permis. Le chef d'Alain, magnanime - il avait sûrement un truc pas net en tête à lui faire faire en supplément à son retour - s'envolait pour Ibiza et dans un geste grand seigneur lui avait dit mais Alain, sans façon, pourquoi ne profitez-vous pas de la maison en Normandie, toute simple vous verrez ; emmenez votre petite famille au grand air, la Manche, c'est tonique et vivifiant, vous reviendrez tous en pétant le feu. On avait dû se contenter du Cotentin, Alain, le Triple Idiot, la Petite et moi, la Sous-Merde.

Le drame avait éclaté dès le jeudi soir. Sur la route, ça avait été impeccable. On avait échappé aux bouchons en partant en début d'après-midi après les courses. Les petits s'étaient à peu près tenus tranquilles, ils avaient joué au jeu des plaques d'immatriculation. Le patron d'Alain avait dessiné un plan sur un papier à en-tête de la boîte et griffonné quelques indications : eau, électricité, draps, serviettes. On avait trouvé sans difficulté particulière. Un peu déçus, peut-être, c'était quand même un peu loin des plages. On avait à peine défait les valises, réparti les chambres - nous la plus grande avec la salle de bains et les petits la petite - rempli le frigidaire avec les bières, les barquettes de charcuterie, le pack de 12 Yoplait que Kévin avait renversé son verre de Coca sur le grand tapis crème du salon. Une histoire pas très claire, sa sœur l'avait bousculé, poussé du coude ou simplement fait rigoler en lui racontant une blague Caramba, Dieu sait pourtant qu'elles sont stupides ces blagues : cet imbécile n'avait

même pas su maintenir sans encombre le cap entre sa bouche et sa main. Le verre avait fait aucun bruit en tombant ; la tache avait déployé sa corolle brune dans un mouvement très souple et doux.

J'avais crié. Tout de suite après, les torgnoles étaient parties. Alain cogne d'abord, discute une fois que les mômes reniflent et se tiennent la joue. Moi aussi, j'ai eu envie de cogner mais je sais me tenir. La baraque était nickel, tout sentait le couple hyper bourge, les fausses tapisseries anciennes, les tomettes campagnardes, des meubles chiadés plutôt Habitat que Conforama - si vous voyez ce que je veux dire - et la grande cheminée en pierres apparentes, celle que tous les paysans avaient fait retirer de leur ferme dans les années 70 pour pourvoir y coller la télé et le meuble à télé en face du canapé. Là, y avait pas de télé, y avait la grande cheminée et y avait le tapis crème avec ses poils longs et la tache qu'avait fini de déployer sa corolle brune dans un mouvement très souple et doux.

On s'est énervé encore un peu à éponger comme des brutes avec du Sopalin et à crier aux mômes d'aller chercher des produits détachants. Mais ils avaient rien trouvé. À croire que dans leurs résidences secondaires, les riches, soit ils font jamais de saletés, soit ils achètent illico un nouveau tapis refourguant l'ancien à Emmaüs, tache incluse. On avait pas réussi à améliorer de beaucoup la tronche du tapis. On y aurait bien collé une table basse par-dessus pour planquer un peu la misère. Mais ils avaient pas de table basse non plus.

J'ai fait à manger pour calmer le jeu. Alain est parti fumer dans le jardin, son chef lui avait bien rappelé que la maison était non-fumeur. On a collé les petits sur l'ordi devant un DVD qu'on avait amené exprès.

À table, j'avais les deux enfants face à moi, et entre leurs deux épaules presque à touche-touche, j'apercevais le tapis. Tout le monde a bien mangé sauf moi. J'avais pas très faim.

On a pas spécialement mal dormi cette première nuit. Pas vraiment bien non plus. Je m'étais réveillée plusieurs fois. Un peu déboussolée peut-être par le noir complet et

tout ce silence loin de la ville. À un moment donné j'étais retournée dans le salon. J'avais un peu espéré que la tache y serait plus.

Quand même, ça valait le coup. La côte était drôlement belle. Y avait pas beaucoup de vacanciers mais ceux qu'étaient là avaient tous un pull rayé. Des couples étaient venus aussi avec la belle-mère en fauteuil ou le chien en laisse. Alain était détendu et jouait à la bataille avec les enfants qui se régalaient. Pour une fois que c'étaient eux qui pouvaient lui taper dessus. Ils avaient du sable dans les cheveux et les revers de pantalon. Ils allaient en mettre partout en revenant à la maison. J'avais pas pensé aux serviettes de plage. J'étais assise sur mon K-Way que j'avais étalé sous mes fesses. La mer me rendait un peu triste sans que je sache vraiment pourquoi. Elle était descendue loin, il fallait plisser des yeux pour voir une petite bande vaciller sous la ligne d'horizon. C'était pas une mer d'un grand bleu comme on voyait sur les couvertures de magazines et les affiches d'agences de voyage. Les nuages gris filaient dans le vent et certains avaient exactement la même forme que la tache sur le tapis.

Le lendemain, on avait poussé un peu plus loin. On avait pris des sandwiches. Il avait plu sur les coups de midi alors on les avait mangés dans la voiture. Mais après il avait fait grand soleil. Sans nuage. Y avait des falaises et des baraques mille fois plus belles que celle du patron d'Alain et qui avaient leurs jardins qui finissaient par un à pic plongeant dans la mer. On se sentait tout petit. À cause des falaises. À cause des belles maisons aussi.

La température avait méchamment chuté en fin de journée. Je comprenais mieux pourquoi l'autre avait emmené sa femme et ses gosses à Ibiza. En rentrant de ballade, Alain s'était mis à allumer un feu, les mômes ont filé à la douche, Alain leur avait payé une crêpe, ils s'étaient mis du Nutella partout. Je nous ai servi dans des verres à pied géants une des bouteilles de rouge qu'était rangée dans la petite pièce fermée à clé à côté de la cuisine, c'était une pièce aveugle où étaient entreposés réserves de nourriture, rouleaux de PQ par 16 - ils doivent avoir drôlement la trouille de manquer - et quelques bricoles pour bricoler et faire semblant de jardiner. On a un peu joué aux maîtres de maison. Pour un peu, si y avait eu une table de salon, on aurait mis nos pieds dessus. Y

avait juste la tache un peu plus sombre que la veille. Le vin était bon mais j'y connais pas grand-chose. Comme me dit toujours Alain, qui s'était mis à fumer à l'intérieur juste pour le plaisir d'emmerder un peu son chef en balançant ses cendres directement dans le feu - y en a même qui tombaient sur le tapis au passage - c'est un peu comme donner de la confiture à un cochon. La confiture, c'est le vin qu'on était en train de boire et le cochon, c'est moi.

On voulait pas repartir trop tard à cause des embouteillages. J'avais décidé de me lever tôt le dimanche pour commencer à ramasser un peu les affaires et régler son sort une fois pour toutes à cette saloperie de tache. Alain avait tellement bourré la cheminée hier soir avant d'aller dormir que le feu brûlait encore. Ça lui avait aussi donné l'idée d'imiter les richards dans les films qui baisent tous à poil sur le tapis devant un bon feu. Les prolos, ils baisent dans leur lit parfois dans la cuisine quand le mec il s'approche de sa nana qui fait la vaisselle. Ça marche pas quand t'as un lave-vaisselle ou une bonne. Enfin, tu peux toujours baiser la bonne. Les mioches étaient partis au lit sans trop rechigner rincés par l'air du large : l'autre s'était pas trompé, la mer ça donne de l'énergie, tu en prends plein la poire. Alain, qui bandait dur, avait remis ça plusieurs fois, il gueulait Émilie ! Émilie ! à chaque coup de rein. Émilie, c'est la femme de son chef. Il se tenait derrière moi, allant et venant, j'avais du mal à garder les yeux fermés et à rester bien concentrée. Chaque fois mon regard butait sur la tache. Elle avait encore gagné en intensité et en largueur. Maintenant c'est elle qui me faisait penser aux nuages dans le ciel. Je soufflais au même rythme qu'Alain pour voir si j'arrivais à la faire bouger un peu.

Alain avait ronflé d'aise toute la nuit. Pas moi. J'avais préparé mon arsenal : vinaigre blanc, eau de Javel, gants Mappa, alcool à brûler, ciseaux, Destop, Jex four, désherbant. J'avais pris tout ce qui me tombait sous la main en farfouillant à droite à gauche dans la réserve. J'étais encore en nuisette mais je m'étais déjà coiffée et maquillée, je voulais pas la laisser gagner sans mettre le meilleur de mon côté, la tache. Je m'échinai à quatre pattes frottant et mélangeant les produits au petit bonheur la chance. Et je criai. Je pleurai. Je jurai en ahanant comme une bête de somme. J'ai fini par réveiller tout le monde. Alain et les enfants m'ont regardée. Une bête de foire. Pour la première fois j'ai

pensé qu'ils se ressemblaient tous les trois. Qu'ils formaient une famille unie. Je me suis remise debout. La tache se voyait toujours comme le nez au milieu de la figure - un nez d'alcoolique enflé et violacé - mais je voulais plus qu'on en discute. Maintenant que le coup de sang était passé, je grelottais. J'ai demandé à Alain de balancer encore quelques bûches dans la cheminée en pierres apparentes et je me suis mise à préparer le petit-déjeuner.

Alain est parti chercher des fruits de mer pour ramener avec nous dans la glacière. Avec les gosses, on a fait les valises et on a rangé et nettoyé toute la maison, sauf la tache. Puis j'ai dit aux enfants que j'avais une surprise pour eux mais qu'ils ne devaient pas voir les préparatifs et que j'allais les enfermer dans la petite réserve aveugle à côté de la cuisine. Ils savent être gentils, ces gosses, toujours prêts à jouer quand on a une bonne idée. Je suis retournée au salon. J'ai pris les sécateurs de jardin et j'ai redimensionné le tapis du salon. Je l'ai gardé à l'échelle mais il avait bien diminué de quarante-cinq pour cent. Il avait plus une taille genre carpette de lit maintenant. Il était ridicule pour la pièce. Le canapé était désormais bien plus large. Ça ruinait complètement la déco intérieure. Je m'en foutais. J'avais gagné. La tache, je me suis amusée à la prélever en suivant minutieusement ses contours, comme un trophée. Elle était lourde, le poil rêche et aggloméré. Elle schlinguait. Elle ressemblait à un fœtus raté, un avorton grotesque. Le reste du tapis, inutilisable, j'ai jeté au feu.

Tout de suite, les étincelles ont monté haut, ça fumait, les flammes se déchaînaient. Ça me mettait en joie, la victoire, la fin du week-end dans le Cotentin, s'éloigner de la petite bande de mer triste, du tapis d'Émilie, je dansai et je riais en tenant l'avorton à la main, les mômes commençaient à beugler qu'on les délivre de l'autre côté de la porte de la petite pièce aveugle, la cheminée explosait, pétaradait, de l'autre main je balançai tout ce qu'y avait sur le passage de ma danse de guerre : les coussins, les magazines, les albums photos. Le feu gagnait du terrain, j'avais ouvert les valises et j'y allais maintenant à coup de fringues et de produits de toilette et de coloriations des petits.

J'ai entendu Alain arriver avec ses huîtres. Il m'a secouée, il a même dû me filer quelques torgnoles comme aux gosses pour arriver à me calmer et me faire sortir de la maison. Et puis il est retourné sauver ses mômes.

J'ai attendu, immobile, la glacière sur les genoux. J'avais lâché l'avorton dans l'incendie. La vie, ça tient pas à grand-chose que je me disais en regardant à travers le pare-brise de la bagnole les cendres s'élever et tournoyer dans l'air vif du Cotentin dans un mouvement très souple et doux. Les clés étaient restées dans la poche d'Alain, je m'en foutais et puis de toute façon, j'avais pas le permis.

L'auteure

Née sous un autre nom à Niort, en 70.

Écrit du côté de la poésie, du théâtre et des nouvelles.

S'intéresse à la pluralité des formes de l'écriture autobiographique.

Le site de l'auteure : <https://louiselecarbet.com>